

emploi, d'une casaque jonquille avec crevés, rubans, paillettes et grelots, d'une toque rouge, jaune et noire et d'un haut de chausses... — J'ai une grave présomption que son haut de chausses était de couleur puce... — mais je n'affirme rien, attendu que l'histoire est restée obscure sur ce point délicat.

Quand fut achevée la toilette, M. de Guise, qui y présidait gravement fit pirouetter l'enfant l'examina de pied en cap, et lui ayant au préalable secoué les oreilles comme pour mieux incruster ses paroles dans sa mémoire, il lui dit en le repoussant du genou — salue Baptiste, et tu feras ton chemin.

Lully regarda M. de Guise qui s'éloignait. — Conseils de l'expérience, fit-il, merci, monseigneur !

III

Le jeune Florentin fut caressé, fêté, choyé, un mois durant. Ses fantaisies, ses caprices furent exécutés à la lettre, on rit de ses bons mots et ses malices amusèrent. Mais les brises sont inconstantes dans ce dangereux pays qu'on nomme la Cour d'une princesse. Lully fut aimé, mais son règne fut de courte durée. Au bout de six mois, mademoiselle de Montpensier en eut assez du joujou que lui avait procuré le chevalier de Guise. D'ailleurs, Lully en était arrivé à parler le français aussi bien que les enfants de son âge, et ce progrès rapide lui avait été beaucoup de son originalité. Aussi bien on finit par s'apercevoir que ses railleries allaient trop loin, et que sa langue spirituelle était un véritable emporte-pièce. Pour tout dire enfin, la Princesse s'affola d'une perruche bavarde, elle s'en affola au point d'en perdre l'appétit et tout fut dit pour le pauvre Lully. Considéré désormais comme un objet passé de mode, qu'allait-il devenir ? Il fut délaissé, presque oublié, et quand on daigna se ressouvenir de lui un beau jour, ce fut pour le reléguer devinez où ? dans les cuisines de l'hôtel. C'était un moyen très-simple de s'en débarrasser. Quelle défaveur ! quelle chute ! Lully marmiton ! le pauvre enfant troqua son accoutrement jonquille contre la casaque blanche, il ceignit ses reins du tablier de rigueur et couvrit son chef d'un bonnet de coton blanc comme neige. Il se gratta l'oreille plus d'une fois pendant cette opération douloureuse, et plus d'une fois aussi, devant sa conscience troublée, cet axiome se dressa :

"L'esprit cause plus de préjudice à celui qui s'en sert qu'à celui contre qui on s'en sert."

Heureusement, il y avait dans les cuisines de mademoiselle de Montpensier un marmiton nommé Petit-Pierre. C'était une jeune pousse arrachée à l'Auvergne et transplantée sur le sol parisien. Avec ses quinze ans, ses cheveux bouclés et ses grands yeux limpides, dont l'éclat était encore rehaussé par le velouté de sa figure, il avait un air de franchise et de bonté qui séduisait de prime abord.

Quand il vit pleurer son nouveau camarade, Petit-Pierre vint droit à lui et le consola. Ça lui fut facile, parce que l'enfance est insoucieuse. Au bout d'une heure, la plus cordiale entente unissait nos deux enfants, et Lully ne songeait déjà plus qu'à jouer de bon tours au maître d'hôtel.

IV

Ah ! le maître d'hôtel ! parlons en

Quel terrible homme c'était que ce M. Boniface ! on l'avait surnommé M. Bonne-face, et c'était justice. La lune en son plein n'est pas plus épanouie que ne l'était sa figure de Silène après boire. Si vous aviez vu comme il portait fièrement son vacillant abdomen, pendant que ses petits yeux clairs et ronds clignotant sans relâche, tentaient avec une peine infinie à se faire jour à travers leurs paupières alourdies, et sa bouche !... figurez-vous un gouffre toujours béant, toujours prêt à dévorer.

Maître Bonne-face fit comparaître devant lui le tremblant Baptiste et lui tint à peu près ce discours :

— Jeune homme tu me parais être un fieffé polisson,

plus expert en l'art de gouailler qu'en l'art de faire les saucisses. Mais sache que je ne plaisante jamais et qu'il faut m'obéir en toute chose. Sinon, je tire les oreilles sans scrupule. J'ai dit.

Et quelques jours après. — Jeune homme, tu vas écumer la marmite, c'est une marque de confiance que je te donne, sois-y sensible. Aie de l'intelligence et tu feras ton chemin. J'en ai dressé plus d'un qui me doit à cette heure une fière chandelle. — Jeune homme attise le feu — c'est bon — prends l'écumoire et pas d'hésitation — c'est ça. Ah ! jeune homme, prend garde au bouillon, aie soin qu'il ne s'échappe pas, car toute la graisse partirait dans le feu. C'est convenu.

Lully en entendant ce bavardage sans fin, fut pris d'un violent désir de sauter à la gorge du sieur Bonne-face ; mais il écuma, écuma, écuma ; ce fut une rage, un délire... vraiment, le potage de Mademoiselle fut bien épuré cette fois-là.

Demeuré seul, mille pensées l'assaillirent et prirent en quelques minutes les formes les plus folles, les plus capricieuses ; tout un monde s'agitait dans le cerveau précoce de cet enfant, né sous le ciel ardent de l'Italie. Tout à coup son attention fut excitée, il écouta le bouillonnement du liquide confié à ses soins et le pétilllement de la flamme qui léchait les parois de l'âtre, composaient une mélodie monotone, qui jeta son âme en de mélancoliques rêveries. Un grillon vint sauter familièrement autour de lui et mêla son chant saccadé à ce concert étrange. L'enfant, ému, pencha la tête et sa respiration devint haletante. Que se passa-t-il en lui ? quel génie vint alors murmurer à ses oreilles ravies des symphonies célestes ? Il pleura de bonheur : l'art sublime se révélait à lui.

Quand vint Petit-Pierre, Lully courut à sa rencontre.

— Oh ! la musique ! que c'est beau — s'écria-t-il — que c'est beau ! écoute ! toutes ces voix d'ange, tous ces chants harmonieux, les entends-tu, dis Petit-Pierre ?

Petit-Pierre ne comprenant point, cherchait d'où provenaient ces prétendus chants.

— Là ! là ! Petit-Pierre, dit Lully, en indiquant le foyer.

Petit-Pierre pensa que son ami était devenu fou.

— La musique ! — s'écria Lully — la musique ! oh ! c'est la voix du bon Dieu mêlée à toutes choses. Et moi aussi, je veux parler ce langage céleste. Vois-tu, Petit-Pierre, j'ai des aspirations que tu ne comprends point, peut-être, mais ne les blâme jamais. Si j'avais seulement un violon, je te traduirais mes impressions et tu pleurerais.

— Mais, risqua Petit-Pierre, tu sais donc en jouer ?

— Pas beaucoup, continua Lully, un bon moine de Florence m'a enseigné les premiers éléments de la guitare et du violon. Pauvre homme il n'en savait pas long ! C'est égal, je sens que quelque chose guiderait ma main, je le sens, te dis-je.

— Calme toi, Baptiste, je ne t'ai jamais vu aussi enthousiaste ! tu me fais peur.

— Écoute, mon Pierre, tu ne sais pas ? quand j'aurai, à force d'études, acquis un grand, grand talent, j'irai gagner ma vie de par le monde, attendrissant les uns, égayant les autres, et je serai bien heureux, car je n'obéirai à personne. Tu m'accompagneras au moins ? Ah ! mon Dieu, qui me donnera un violon !

Et l'enfant allait et venait en se frappant le front, répétant sans cesse — qui m'en donnera un ? — qui m'en donnera un ?

— Moi, — dit tout à coup Petit-Pierre, frappé d'une inspiration subite.

— Toi ! — demanda Lully — ne te moques pas, ce serait mal, très-mal.

— Moi ! te dis-je, et quand tu seras un grand artiste et que tu gagneras beaucoup d'argent, tu me prendras à ton service.

Lully tomba dans les bras de son ami, sans pouvoir proférer une parole, tant son cœur était plein. Les deux en